

VERTIGE !

Le Trou Noir

Par Helen Margaret Giovannello

L'histoire de l'art est une orbite instable, un mouvement en spirale de l'âme, cherchant sans relâche à frôler ce que l'on ne parvient pas à nommer.

Depuis les parois des cavernes jusqu'aux fresques antiques, les artistes scrutent le ciel comme leur propre intérieur.

Car au centre de tout regard réside une absence, un vide à combler, un mystère à effleurer.

Le vertige naît à l'instant où le monde vacille. Quand Giotto donne de la profondeur au divin, quand Turner dissout l'horizon dans l'éther, quand Munch hurle dans un paysage qui se tord. C'est aussi l'objectif de Hitchcock, suspendu au bord du vide, nous entraînant dans une chute lente vers les abysses du désir et de la peur.

Mais au-delà du vertige, il y a le trou noir. Non seulement celui du cœur ou de la mémoire, mais celui de l'univers : vaste, silencieux, implacable.

Un point où la lumière elle-même abdique.

Un effondrement du réel.

Un mystère plus ancien que le regard humain.

Et pourtant, l'art ose s'en approcher.

Quand Malevitch peint le vide absolu, quand Rothko absorbe le spectateur dans la couleur, quand Tarkovski ou Kubrick nous entraînent aux confins du temps et de l'espace.

Le trou noir devient alors métaphore cosmique : ce que l'on ne peut voir, mais que l'on ressent.

Une force invisible qui attire et consume, une gravité secrète où tombent nos certitudes.

C'est dans cette tension — entre le vertige de la forme et le trou noir du fond — que l'art touche à sa vérité la plus nue : il ne montre pas, il attire. Il ne décrit pas, il aspire.

C'est dans cette spirale entre éros et thanatos, dans ce chaos de corps disloqués, recomposés, que s'inscrit l'œuvre photographique de Riccarda Montenero.

Ses images ne cherchent pas à plaire. Elles dérangent, elles troublent, elles nous arrachent à l'indifférence. Par leur puissance évocatrice, elles nous happent dans leur vertige — un vertige intérieur, à la frontière du réel, aux confins du cauchemar et du rêve.



© Riccarda Montenero

ENG

The history of art is an unstable orbit, a spiral movement of the soul, tirelessly seeking to brush against what cannot be named.

From the walls of caves to ancient frescoes, artists have gazed at the sky as though it were their own inner self.

For at the center of every gaze resides an absence, a void to be filled, a mystery to be touched.

Vertigo is born at the instant the world begins to waver. When Giotto gives depth to the divine, when Turner dissolves the horizon into ether, when Munch screams into a landscape that twists. It is also Hitchcock's aim, suspended at the edge of the void, drawing us into a slow fall towards the abyss of desire and fear.

But beyond vertigo lies the black hole. Not only the one in the heart or in memory, but that of the universe: vast, silent, implacable.

A point where even light itself abdicates.

A collapse of reality.

A mystery older than the human gaze.

And yet, art dares to approach it.

When Malevich paints the absolute void, when Rothko absorbs the viewer into color, when Tarkovsky or Kubrick lead us to the very edges of time and space.

The black hole becomes a cosmic metaphor: what cannot be seen, but can be felt.

An invisible force that pulls and consumes, a secret gravity into which our certainties fall.

It is within this tension — between the vertigo of form and the black hole of ground — that art reaches its most naked truth: it does not show, it draws in. It does not describe, it absorbs.

It is in this spiral between eros and thanatos, in this chaos of dislocated and recomposed bodies, that Riccarda Montenero's photographic work takes shape.

Her images do not seek to please. They disturb, they unsettle, they tear us away from indifference. By their evocative power, they pull us into their vertigo — an inner vertigo, on the threshold of the real, at the frontier of nightmare and dream.



© Riccarda Montenero